

LE DÉBUT DE LA FAIM

NIL BORNLY



LE DÉBUT DE LA FAIM



Le Début de la Faim - 2020

ISBN : 979-10-359-2466-9

@Nil Borny - octobre 2020

Dépôt Légal : 3ème Trimestre 2020

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Du même Auteur :

Le Début de la Faim

Tome 1 : Le Début de la Faim

Tome 2 : Viktor

Tome 3 : Nuances de Noir (à venir)

IMBROGLIO : Friller

Les personnages de ce récit sont fictifs. Toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ne saurait être que fortuite.

Admettons que ce n'est pas plus mal pour eux...



Couverture et dessins : Paskal Millet

Conception du Logo : Nil Borny

octobre 2020 - Première édition Collector -



À Serge...
Mon papa...
Tu me manques...

PREMIÈRE PARTIE

LE DÉBUT DE LA FAIM



Chapitre 1 MATHIEU



Mathieu Gentalo s'engouffra dans la station de métro Père Lachaise en pressant le pas pour éviter le désagréable crachin parisien du mois de novembre.

Soudain, son bref enthousiasme s'effrita. Il allait devoir côtoyer ces *foutus parigots* au regard inexpressif, dans un wagon probablement bondé. Ses sens olfactifs seraient mis à rude épreuve.

— Putain de météo à la con ! Putains de Parisiens !

Il détestait ces gens. Ces gens qui perdaient un temps infini pour se rendre sur leur lieu de travail. Ces gens qui, pour la plupart, s'imaginaient indispensables au sein de leur

entreprise.

Personne n'est irremplaçable...

Ne comprenaient-ils pas qu'ils étaient exploités par un système de management infantilisant, copié sur nos lointains cousins d'Amérique du Nord ? Le fonctionnement de la société d'aujourd'hui l'écœurait au plus haut point.

Arrivé sur le quai, il pénétra dans la voiture en jouant des coudes. Au moins, balancer des *gnons* était une maigre consolation.

Pfff... Dire que je vais me cogner tous ces gus pendant sept longues et interminables stations...

Il aurait toutefois le plaisir, durant son périple, d'apercevoir le magnifique bâtiment de Nicolas Ledoux, la fameuse Rotonde érigée aux pieds du bassin de la Villette. Après cela, il pourrait transiter vers la Gare du Nord pour fuir cette ville devenue sinistre pour lui.

Quelle idée de prendre le métro ?!

Avec un certain dédain, il observa les passagers, tous plongés dans leur portable, leur tablette, ou encore les yeux dans le vague.

Soupir...

Mathieu s'égarait dans ses sombres pensées quand la rame aborda La Chapelle, station aérienne. Le froid mordant lui glaça le visage lorsqu'il débarqua.

Au moins, il ne flotte plus.

Il se rua dans les escaliers en compagnie d'une meute de travailleurs.

À cette heure-là, il ne peut y avoir que ça !

Le cortège s'enfonça dans les boyaux souterrains sinueux. Dans un brouhaha lancinant, hommes et femmes se croisaient, se doubtaient et se bouscullaient en s'ignorant

royalement.

Le ressenti fielleux de Mathieu Gentalo s'évanouit quand un hurlement féminin retentit. Personne n'y prêta attention. Néanmoins, cet écho strident, synonyme de détresse, lui hérissa les poils. Au-delà des têtes qui montaient et descendaient au rythme des pas des marcheurs, un attroupement s'était formé à une trentaine de mètres, à l'intersection de plusieurs tunnels piétonniers. Un homme seul se tenait en son centre.

C'est quoi ce bordel ?

De dos, l'homme était vêtu d'un costume fusionnant presque avec l'attaché-case qui lui pendait au bout du bras. Bizarrement, ils contemplaient tous un gars immobile.

Encore un spectacle de mec au chômage ! Il a peut-être des complices prêts à piquer des larfeuille pendant son numéro !

Intrigué, Mathieu se décida à contourner cette étrange manifestation pour voir ce qui attirait tant les curieux, dont il faisait lui-même partie.

Jouant à nouveau des coudes, mais cette fois sans aucune raison d'offrir quelques coups gratuits, il parvint à entrevoir le bonhomme.

Hein ?! Du sang ?! Non ! J'ai dû mal voir...

Plutôt que se faufiler au milieu du rassemblement, Mathieu recula, profitant ainsi de la pente du couloir pour que les têtes des spectateurs échappent à son champ de vision. Le tintamarre avait cessé et on entendait à peine quelques murmures.

L'artiste fixait ses yeux vitreux sur un néon au-dessus de lui. Il avait le teint cireux et la figure barbouillée d'une substance vermeille.

Maquillage à la con ! C'est dégueu !

Mathieu se frayait un passage dans la foule, quand le type

poussa un rugissement aussi puissant qu'une sirène.

Putain ! Ce con m'a foutu les jetons !

Pétrifié, la bouche ouverte d'où coulait du sang auréolant sa belle cravate rose parme, l'interprète beuglait comme un clairon depuis bientôt deux minutes. Curieusement, il ne rougissait pas et demeurait aussi blanc qu'un lavabo.

C'est du vrai sang ?! Et puis, c'est impossible de gueuler comme un putois aussi longtemps... C'est dingue ! C'est un attrape-couillon !

Le hurleur s'interrompit tout à coup, les yeux toujours rivés sur ce satané luminaire ; il ne cillait même pas.

Ils auraient pu foutre des LED ! C'est quand même vachement plus écolo...

Deux ou trois minutes s'écoulèrent, durant lesquelles le saltimbanque n'ébaucha pas le moindre mouvement. Quelques passants se lassèrent et déguerpirent en marmonnant des banalités :

— Encore un clodo qui fait la manche...

— Pas que ça à foutre ! Son show est naze. Je me casse ! J'ai un taf, moi !

— Maman ! Le monsieur me fiche la pétoche !

Subitement, le comédien émit un lugubre borborygme accompagné d'abominables gargouillis, propulsant des bulles carmin au plafond. Le liquide pourpre se répandit sur sa veste et forma une flaque répugnante et collante à ses pieds. Ses gémissements se muèrent peu à peu en grognements qui s'intensifièrent. Ses doigts s'agitèrent, s'ouvrant et se fermant dans le vide. L'ondulation se propagea le long de son bras. Maintenant sa tête roulait sur ses épaules de plus en plus rapidement. Ses yeux se révulsèrent et remuèrent de haut en bas et de droite à gauche.

En lâchant un cri inhumain, il s'accroupit et se releva

aussitôt pour vomir une gerbe rouge. Il arrosa l'assemblée, provoquant horreur et stupéfaction, avant de s'affaler sur les genoux. Le dégoût l'emporta sur la surprise pour les victimes aspergées de la tête aux pieds. Le cercle s'élargit comme un banc de poissons effrayés par un requin. Certains s'enfuirent, tandis que d'autres restaient médusés.

Un long silence s'instaura, puis l'homme exhala un râle tout en se déplaçant à quatre pattes, les bras tendus. Il déambulait tel un crabe à l'intérieur du cercle qui se disloquait inexorablement.

En une fraction de seconde, le crieur se jeta au cou d'un individu qui n'eut même pas le temps d'esquisser l'ombre d'une esquive. D'un seul coup de mâchoires, il lui arracha le larynx et le sang du pauvre bougre jaillit tel un geyser en un flot ininterrompu ; il s'écroula dans ses propres fluides.

Les braillements s'élevaient à présent de partout. Épouvantés, les usagers détalèrent en tous sens. Ils dévalaient les escaliers, grimpaient les hautes marches des escalators quatre à quatre. Un vieil homme tomba, vite piétiné par le troupeau transformé en horde de mustangs sauvages poursuivis par des cow-boys. Une femme trébucha et se fit écraser les mains en tentant de se remettre sur pieds, à grand renfort de gestes grotesques. Elle réussit à se redresser, en larmes, et reprit la fuite en claudiquant.

Hébété, Mathieu ne bougeait pas. Malgré la panique générale, il était incapable de détacher les yeux de cette tragédie. Il dévisageait cet homme. Cet homme qui n'était plus un être humain mais désormais un animal, assis sur son séant, dévorant avidement le morceau de chair subtilisé au malheureux qui gisait étendu à ses côtés. Il le mâchait et finit par l'avalier en expectorant d'affreuses sécrétions. Mathieu était statufié.

— Mon Dieu ! Mais c'est quoi ce bordel ?!

La créature ne semblait même pas le calculer, alors qu'il était seul à proximité, planté tel un lampadaire. Les plaintes des badauds, maintenant lointaines, résonnaient encore sporadiquement sur les carreaux de faïence des murs blancs du métro parisien.

Il était 7 h 32 et le monde venait de changer à tout jamais.

Chapitre 2

NATACHA



Natasha Martial dessina une élégante parabole avec son bras. Sa main heurta violemment le radio-réveil qui affichait 4 h 00 du matin et beuglait une mélodie abrutissante des années 80. Elle avait réagi au quart de tour pour ne pas avoir cette abominable rengaine en tête toute la matinée.

Sa trop courte nuit l'avait épuisée. Quelle idée avait-elle eue de faire du sport si tard la veille ?

Mais bon... Entretenir un corps sain est tout ce qu'il me reste...

Un douloureux événement lui revint en mémoire. Il y a

quelques années, elle avait surpris son mari, ce méprisant bonhomme, en plein ébats à domicile, qui plus est avec sa meilleure amie.

Dommage, je n'avais qu'une seule amie... et qu'un seul mari...

Ce salopard se tapait sa copine, sa sœur, sa confidente, à la maison, dans son doux foyer. Elle avait été trahie de la plus odieuse des manières. Tout ceci était loin. Elle se fichait de ces deux-là, qu'elle avait appris à haïr, à détester, pour finir par les ignorer et les oublier avec le temps. Depuis ce jour-là, quelque chose s'était définitivement brisé en elle.

À 35 ans, sa vie amoureuse était entre parenthèses. Bien entendu, elle fit de nouvelles rencontres, mais ne tomba que sur des salauds uniquement intéressés par ses faveurs charnelles, sans s'embarrasser de ses désirs et envies. Persuadée de n'être bonne qu'à ça, elle renonça donc à trouver l'âme sœur et à enfanter. D'intenses activités sportives remplacèrent ce manque. Elle pratiquait le Krav Maga et fréquentait assidûment un club de fitness, soulevait des poids, faisait des tractions, entre autres tortures physiques. Elle suait sang et eau une vingtaine d'heures par semaine pour développer son corps. La méthode avait d'ailleurs fonctionné à merveille ; avec une quinzaine de kilos en moins, sa silhouette était désormais resplendissante. L'ironie du sort était qu'elle ne voulait plus rien partager.

Après un repas frugal, pour ne pas perdre tout le bénéfice de ses efforts, Natacha fila dans la salle de bains. Elle prit une douche qu'elle acheva, comme toujours, par un jet d'eau glacée pour raffermir les chairs. Elle sécha ses fins cheveux blonds et se pomponna en grimaçant devant son miroir.

Je ne suis pas si mal fichue que ça en fin de compte, se dit-elle avec une infinie tristesse. Pourquoi vouloir plaire à tout

prix ? Tous les mêmes !

Terminant de se préparer, elle enfila son beau manteau en fourrure synthétique et rejoignit sa petite voiture de minette, comme elle se plaisait à la nommer.

Natacha fit crisser les pneus de sa Mini Cooper en quittant sa résidence, pour le plus grand bonheur des riverains endormis. Elle aimait la conduite sportive et ne supportait pas ses voisins, de toute façon.

Partant de Nogent-sur-Marne, elle ne mit qu'une douzaine de minutes pour atteindre sa destination. Le chauffage de la citadine commençait tout juste à lui caresser les jambes de ses bribes d'air chaud. Tant pis, il fallait de nouveau affronter le vent glacial et l'exaspérant crachin de novembre.

La jolie blonde se gara sur l'emplacement réservé aux agents de la RATP de Neuilly-Plaisance. Qui eut cru qu'elle exerçait cette profession ? Quand on évoque ces employés, on imagine un type bedonnant, muni d'une sacoche en cuir et affublé d'une coupe de cheveux pro-syndicaliste.

Arrivée la première, elle alluma son ordinateur et se servit un café. Elle ne patienta pas longtemps avant que son collègue se manifeste.

— Salut cocotte ! s'exclama-t-il.

Proche de la cinquantaine, la bedaine proéminente, un magnifique sac en cuir en bandoulière sur une veste élimée, Bernard avait tout à fait le profil de l'emploi. Il n'en était pas moins sympathique et respectueux. Jamais il n'avait traité Natacha comme un objet de convoitise ni proféré de sous-entendus scabreux à son encontre ; un vrai gentleman à sa manière.

— Alors, tu t'es encore défoncée à ton club de gym hier soir, je parie ! T'as vraiment l'air sur les rotules, ma cocotte ! dit-il de sa voix rauque.

— Tout juste, Bernie, je suis morte... Tu veux un café ? lui demanda-t-elle en lui proposant une tasse fumante.

Il accepta le breuvage avec entrain, ce qui est toujours cocasse pour un agent de la RATP.

Il était bientôt 5 h 00 du matin et une multitude de tâches les attendaient avant l'afflux imminent des voyageurs.

La voie ferrée était à l'extérieur et la bise leur rougit nez et oreilles, lorsqu'ils la longèrent. Ils inspectèrent tous les éléments de sécurité, tels les extincteurs et les blocs de secours lumineux balisant les évacuations. Natacha récupéra les espèces dans les automates, que Bernard s'empressa d'entreposer dans le coffre-fort de la pièce jouxtant leur guichet vitré, l'aquarium, selon ses propres termes. D'une autre époque, leur salle de repos accusait le poids des ans : carrelage terne, peintures décrépies et mobilier vétuste. Toutefois, l'endroit leur permettait de déguster leur boisson chaude en toute tranquillité, sans être dérangés par les usagers de plus en plus pénibles, et par-dessus tout d'une impolitesse déconcertante. Parfois, ils organisaient même des apéritifs avec les quelques chauffeurs de bus qu'ils croisaient tout au long de l'année.

Vint enfin le moment d'ouvrir les portes de la gare. Ils regagnèrent leur bureau et firent leur rapport au Poste Central, attestant que tout était en ordre. Guettant le rush, ils sirotèrent leur café tout en consultant leurs courriels personnels. Leur journée débuta, agrémentée de sa perpétuelle routine et de ces petits instants imprévisibles, comme les discussions souvent surréalistes avec certains clients. L'heure de pointe s'annonça. Hommes et femmes se précipitèrent dans la gare afin de ne pas rater leur navette.

La matinée se déroulait sans encombre, lorsqu'une dizaine

d'agents de police débarquèrent en trombe dans la station.

— Un gugusse vient encore de faire une bourde là-haut, souffla Natacha en haussant les sourcils et en pointant le plafond du doigt.

— Ouai ! acquiesça Bernard. J'espère que c'est pas encore un taré qui s'est balancé sous un train. Saloperies de caméras de quai ! Toujours en carafe avec ce froid de canard.

Des sirènes retentirent et un second groupe de représentants des forces de l'ordre déboula sous leurs yeux.

— Un suicide ne générerait pas tout ce remue-ménage ! fit Natacha, préoccupée. En plus, le signal d'alarme se serait déclenché. On serait prévenus et les flics auraient averti le Central pour nous passer le mot. On l'a bien vérifié, non ?

Soudain, des coups de feu éclatèrent au-dessus de leur tête. Bernard sursauta :

— Bon Dieu ! C'est quoi ce bazar ?

— J'en sais rien, mais je t'avoue que j'ai pas envie d'aller jeter un coup d'œil là-haut, rétorqua Natacha, bouleversée.

De nouvelles stridulations, accompagnées d'un balai de gyrophares, se joignirent au vacarme apocalyptique et d'autres hommes armés surgirent pour rallier la fusillade.

Natacha tenta de contacter le Central, sans succès :

— Plus de ligne...

— Mince... Si c'est un putain de terroriste qui tire sur tout ce qui bouge... balbutia Bernard d'une voix tremblotante, tout en faisant glisser son fauteuil en arrière et s'apprêtant à fondre sous son bureau. Je sais même pas si ce foutu aquarium est à l'épreuve des balles. En plus, si ces fumiers ont des kalachs, on va se faire dégommer comme des pigeons.

Effrayée, Natacha ne savait quoi répondre. Elle se faisait un film en imaginant de pauvres gens étendus dans des mares

de sang sur le quai, victimes du terrorisme, aboutissement ultime de la bêtise humaine. Elle se remémora l'attentat du Bataclan et le nombre épouvantable de martyrs. Tout ça au nom d'un courant de pensée néfaste qui utilise la religion pour d'obscurcs raisons. Elle aperçut Bernard sous son bureau, tirant la chaise vers lui pour parfaire son camouflage de fortune.

Il est sympa, mais niveau héroïsme, il perd des points.

Les détonations s'atténuèrent et bientôt le silence revint, créant un effet désagréable sur l'audition de Natacha ; ses tympanes sifflaient. Toujours caché, Bernie ne mouffait pas. De longues minutes s'égrainèrent avant que sa collègue n'ouvre la bouche :

— Qu'est-ce qu'on fait ? Tu crois pas qu'on devrait aller voir ?

— Non merci ! Je suis bien ici...

— Si ça se trouve, quelqu'un a besoin d'aide... ou de soins. Il faut y aller ! se fâcha-t-elle.

— Euh... Franchement, ça me dit rien du tout... J'ai le trouillomètre à zéro.

— Bon, tu fais ce que tu veux, mais moi j'y vais ! Poltron !

De plus en plus agacée, elle se redressa et ajusta sa jupe. Elle songea qu'avec ses escarpins, elle aurait du mal à échapper à une quelconque menace. Elle aurait dû respecter les consignes qui prohibent le port des talons en cas d'intervention en tunnel ou sur les rails. Elle entrebâilla la porte de leur habitacle transparent en faisant cliqueter les clefs de son trousseau. Elle saisit son Tetra, talkie-walkie, indispensable outil de sécurité, même si le P.C. demeurerait muet.

Sortant à contrecœur de sa cachette, Bernard tituba en se relevant. Il avait des fourmis dans les jambes, mais lui

emboîta quand même le pas d'un air résigné.

À l'affût du moindre bruit, tous deux traversèrent le déambulateur jusqu'aux portillons menant aux quais.

— Mince... Y'a pas un chat, murmura Bernard.

— Chut !

Tout était silencieux, sauf quelques néons qui clignotaient en émettant d'irritants grésillements. Natacha glissa son badge et les portes coulissèrent. Bernard la collait comme s'il resquillait.

— Mais tu fais quoi ? T'as ton pass, idiot ! On va se retrouver coincés comme deux débiles.

— Ah... Oui, désolé !

— Concentre-toi Bernie... et... excuse-moi... le stress...

— OK. J'appelle l'ascenseur ?

Natacha bouillait :

— Tu le fais exprès ?

— Oui ! affirma Bernie en gloussant.

Natacha poussa un profond soupir, suivi d'un petit rire nerveux. Elle lui sourit et fit mine de l'étrangler. Il lui rendit son sourire, comme un enfant essayant de se faire pardonner.

Ils respirèrent un grand coup et empruntèrent l'escalier donnant sur les voies ferrées. Marquant une brève pause à chaque enjambée, l'ascension leur sembla durer une éternité.

— Merde... Je tiens pas à me faire trouser la panse, bafouilla Bernard. On sait pas sur quoi on va tomber...

Ils tendirent fébrilement l'oreille, ne perçurent aucun son suspect et poursuivirent leur escalade prudente. À quelques pas du sommet de l'escalier, ils se figèrent. Il n'y avait rien, hormis la queue de train, les portes grandes ouvertes. Rien... Personne...

Accroupie sur la dernière marche, Natacha se tint au garde-fou et le contourna pour voir de l'autre côté du mur ; c'était

plus fort qu'elle. Elle s'immobilisa, stupéfaite. Toujours plein de courage et en retrait, Bernard lui chuchota :

— Alors ? C'est bon ? Je peux venir ?

Aucune réponse.

Natacha était livide et bouche bée. Son cerveau freezait et ne parvenait pas à assimiler les informations perturbantes qu'il venait d'enregistrer. Plus par curiosité que par témérité, Bernard la rejoignit et se pencha pour blêmir aussitôt.

Ils assistaient à une scène qui resterait gravée dans leur mémoire jusqu'à la fin de leur vie, ce qui, malheureusement, risquait d'arriver plus vite que prévu.

Chapitre 3

THÉO



Théo Lunier hurla de rage. Il venait de se faire descendre pour la troisième fois en trente secondes. Allongé sur le sofa, les pieds sur la table basse, la manette calée sur le ventre, il se concentra, la mâchoire crispée :

— Il me saoule ce jeu !

Pour son plus grand bonheur, le professeur de mathématiques, souffrant ce matin, ne reprendrait les cours qu'en début d'après-midi. Juste après avoir appris la nouvelle, il fila chez Flip en compagnie de son irremplaçable comparse Bouli. Il ne leur fallut pas longtemps pour le convaincre : la proximité de sa maison, ses parents absents, et son immense

écran muni d'un home cinema grandiose. Tous trois, dans la même classe de première au lycée, partageaient la même passion qui consistait à *fraguer*¹.

Vautrés sur le canapé de cuir blanc, les lycéens avaient quand même eu la délicatesse de retirer leurs baskets boueuses, surtout après les menaces insistantes de Flip. Un paquet de chips, une bouteille de soda et un jeu vidéo : tous les ingrédients étaient réunis pour décompresser. Le problème était qu'ils se détendaient un peu trop, selon le père de Théo.

— C'est ça, la *life*² ! ne cessait de rabâcher Bouli.

Théo, fils de Louis Lunier, était un gentil garçon, vif, intelligent, mais pourvu de la plus grande perruque dans la main que le monde ait jamais connue ; il occupait le plus clair de son temps à ne rien faire, parvenant pourtant à obtenir de bons résultats scolaires. Bien qu'immature, Théo était débrouillard, dès lors qu'un sujet l'intéressait. Au cours de sa dixième année, le décès prématuré de sa mère l'avait profondément perturbé et son père n'eut pas le courage de lui imposer des règles strictes ; il en usa et abusa, comme n'importe quel gamin. Cette épreuve les avait soudés, même si la crise d'adolescence et ses fluctuations hormonales en dents de scie créaient souvent des conflits.

William Boulouris, surnommé Bouli, était le meilleur ami de Théo. Une amitié indéfectible les liait depuis les bancs du cours préparatoire. Bouli avait hérité de ce diminutif depuis tout petit. Son allure ventripotente d'alors et son insatiable appétence pour les cochonneries n'y étaient pas étrangères. Son régime alimentaire des plus variés alliait Pizza

¹ Fraguer : tuer un personnage virtuel dans le monde du jeu vidéo.

² C'est la life : C'est la vie.

Pepperoni, croissants aux amandes et barres chocolatées. Étonnamment, il avait désormais une silhouette athlétique, agrémentée tout de même de discrètes poignées d'amour résiduelles. Extraverti, il adorait taquiner la terre entière en lançant des blagues et des jeux de mots idiots auxquels seul Théo avait la charité de rigoler.

Hypocondriaque, d'une timidité malade et angoissé de nature, Jonathan Tartar, affublé du sobriquet de Flip, était un fidèle camarade de Théo. Épouvantable froussard, il cherchait par-dessus tout à ne pas se faire remarquer : mission difficile avec ses deux compères. Par contre, un joystick dans les mains, il s'extériorisait à outrance.

Scotchés à quelques centimètres les uns des autres, les trois complices dialoguaient via un microphone intégré à leur casque audio : un bel exemple de communication actuelle.

— Merde ! J'me suis fait fumer comme une quiche ! s'exclama Flip.

— Logique, t'en es une, répliqua Bouli.

— Vous êtes à chier ! On n'est pas près de gagner avec de tels nazes, ricana Théo.

Entamant leur cinquante troisième partie de *Match à mort par équipe* sur le dernier jeu du moment, ils se lamentaient et invectivaient les joueurs adverses. L'essence même de la stratégie était de ne pas en avoir d'après Bouli, rester groupés, la solution idéale selon Flip, tandis que Théo se contentait de survivre aussi longtemps que possible. Entre les matches, ils se ruaient sur la nourriture et engloutissaient le cola bon marché que Bouli avait tenu à prendre sur le chemin, chez Gérard, l'épicier maghrébin. Inenvisageable d'aborder ce somptueux FPS³ sans ces petits à-côtés. Indispensable, sinon

³ FPS : First Person Shooter : jeu de tir à la première personne.

c'était comme rompre l'équilibre de la force.

— Mais change d'arme dans ta sélection ! rouspéta Bouli à Flip.

— Non, je l'aime bien celle-là. Tu vas voir !

— Tu vas encore nous faire paumer, c'est surtout ça que j'vois ! s'esclaffa Théo.

— L'essentiel est de participer ! rétorqua Flip, froissé.

— L'essentiel est de partir pisser ! ajouta Bouli, se pliant en deux, sous la moue désabusée de ses acolytes.

Tandis qu'ils s'aboyaient dessus, le mobile de Théo vibra. Après y avoir jeté un coup d'œil, il constata que c'était son père. Il ne décrocha donc pas et médita à voix haute :

— Je suis censé être en cours. Cher Papa, tu m'as gonflé pour que je n'utilise pas mon portable au bahut... J'obéis... Et toc !

Il posa son smartphone en mode silence non loin des chips, puis en prit une poignée qu'il se fourra dans le gosier avant de vaquer à ses occupations.

La matinée se déroula au son de détonations, d'explosions, de jets de grenades et autres barbaries vidéo-ludiques accompagnés de reproches et de mots crus, mais toujours amicaux et bon enfant.

Soudain, le drame : un message illumina l'écran, les faisant blêmir : "*Connexion perdue !*"

— Oh, bah non ! lâcha Bouli.

— Punaise ! Pour une fois qu'on menait ! râla Théo.

— La poisse, soupira Flip.

Ils manipulèrent le routeur en vain. À leur grand désarroi, le souci provenait du fournisseur d'accès ; plus qu'à attendre la fin de cette satanée panne. Ils renoncèrent donc, avec un pincement au cœur. Le téléviseur bascula automatiquement sur une chaîne d'info. Affligés par l'interruption brutale de

leur session, aucun d'eux n'aperçut les images filmées au sein de la capitale. Flip éteignit la télé :

— Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir foutre ?

— Pfff... Quel plan pourri ! balbutia Bouli.

— Pas d'bol. On a qu'à manger à la cantoché, proposa Théo, tentant de booster le moral des troupes.

— Vous prenez pas la tête, je vais choper une pizza dans le congélo ! s'écria Flip.

— Yaouhhhh ! chanta Bouli, subitement métamorphosé par la bonne nouvelle et se bavant presque dessus.

Pendant que Flip et Bouli se précipitaient dans la cuisine pour préparer leur merveilleux repas, Théo, toujours avachi dans son fauteuil en cuir, jugea bon de se lever avec un flegme à faire pâlir un lord anglais.

Cette coupure est la bienvenue en fin de compte. Bon... je vais les aider...

Il mourait de faim, mais n'avait pas osé avouer à ses copains que leurs parties commençaient à lui casser les pieds. Déambulant dans le salon, il examina les photographies familiales et autres bibelots disposés un peu partout.

À quoi bon se presser ?

Près de la fenêtre, son regard fut attiré par une scène déconcertante. Madame Noël, la voisine d'en face, peinait à fermer sa porte, empêchée par un quidam. Plus intrigant, elle s'égosillait ; Théo percevait ses protestations à travers le double vitrage. Derrière l'importun, des femmes et des hommes, tous de dos, étaient bizarrement alignés et...

Ils ne réagissent pas ?

Certains se tenaient à l'écart, les bras ballants, d'autres plus proches se dandinaient d'une curieuse manière. Bien propre sur lui, l'un des types s'évertuait à reculer, pour foncer tête baissée dans le mur de la clôture, tel un robot détraqué.

C'est quoi ce délire ?!

La vieille dame vint enfin à bout de l'énergumène et réussit à bloquer son portillon. Les yeux exorbités, elle rejoignit son perron sur les fesses, alors que le regroupement bizarroïde s'agglutinait sur l'accès désormais clos.

— Mais qu'est-ce qu'ils fabriquent ?

Déterminé à la secourir, Théo pensa qu'avertir la police serait plus judicieux.

— Merde, le téléphone déconne ! Hé ! Mais j'ai le mien !

Il composa aussitôt le 112. Rien. Il retenta, sans succès. Bien que remonté comme un coucou, Théo descendit l'escalier, décidé à ajuster les bretelles à ces imbéciles qui terrorisaient une grand-mère. Il brailla de sa voix la plus grave :

— Vous allez lui foutre la paix ! J'ai appelé les flics ! Alors foutez le camp !

Aucun d'eux ne lui prêta attention et Théo fut vexé. Persuadé d'avoir fait son effet en bramant tel un bûcheron prévenant que l'arbre allait tomber. Seule madame Noël l'observa. Elle lui baragouina une chose incompréhensible :

— Attends... le son monte... ventre dans ta raison... Hic !

Elle a dit Hic ?! Elle a péte une durite ?

— Ventre ! C'est dangereux ! répéta-t-elle.

— Ventre ? Mais qu'est-ce qu'elle raconte, mamie ? Je pige rien de rien !

Il ouvrit le vantail débouchant sur la rue, l'attroupement insolite l'ignorant toujours.

On leur gueule dessus et ils s'en cognent ! Quel manque de politesse !

— Nooon ! meugla Madame Noël.

Imperturbable, Théo traversa la route d'un pas énergique.

Quels cons ! pesta-t-il.

Tandis que son corps avançait vers le domicile de la pauvre femme, l'un des gêneurs fit pivoter sa tête à cent quatre-vingts degrés. Découvrant le visage du lascar, *la tronche à l'envers*, le sang de Théo se glaça. Ses terminaisons nerveuses se connectèrent et il put enfin déchiffrer les paroles de la voisine :

— Va-t'en ! Ce sont des monstres ! Rentre dans ta maison !

Du sang suintait de tous les orifices de l'homme aux yeux révoltés. Surpris, Théo laissa échapper un cri aigu. Tous les individus firent demi-tour vers lui, dévoilant la même physionomie. Barbouillés d'hémoglobine, ils roulaient des yeux et grognaient comme des bêtes.

— Ils... ils viennent vers moi ?! bégaya Théo.

Madame Noël lui claironna à nouveau de se carapater et de s'enfermer, avant de claquer sa porte. Théo demeura immobile, comme paralysé.

Ces machins se pointent sur moi ! Chouette journée ! songea-t-il ironiquement, se détestant d'employer le vocabulaire de son père.

Il tituba et s'affala sur son séant. À bout de forces, il s'échinait à bouger, mais tout son sang avait fui ses membres. Il était...

Dans une merde noire... Merci papa ! se dit-il, maudissant les expressions agaçantes de ce dernier, souhaitant paradoxalement qu'il soit là.

Hébété, il se redressa et sprinta comme Usain Bolt vers la demeure de Flip. Les prédateurs accéléraient également leur cadence et même s'ils ne couraient pas, ils progressaient un peu trop vite à son goût. Il regagna la propriété et monta les marches quatre à quatre, ce qui était un mauvais calcul puisqu'il n'y en avait que six. Il s'encadra donc dans la porte et dévala l'escalier.

— Quel nul !

Il se releva illico, vérifiant ses arrières.

— Oh, non !

Les horreurs n'étaient plus qu'à quelques mètres et franchissaient déjà le portail qu'il regretta de n'avoir pas refermé derrière lui. Il gravit à nouveau les marches et se retrouva coincé devant la belle porte en chêne avec sa magnifique ferronnerie en fonte de la fin du dix-neuvième siècle.

Je peux pas l'ouvrir de l'extérieur ! Génial, tout va merveilleusement bien... Pitié, papa ! Sors de ma tête !

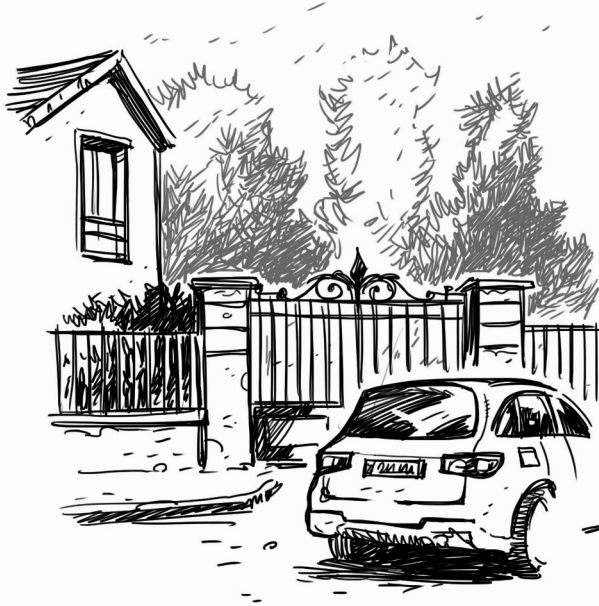
Les personnages sanguinolents étaient maintenant dans le jardin. Traînant leurs savates, ils gémissaient en expulsant des sécrétions rougeâtres. Affolé, Théo tambourina sur le battant en hurlant comme un dément :

— Ouvrez ! Vite ! Vite ! Ouvrez cette putain de lourde !

Il tapait si fort que des ecchymoses se formaient sur ses mains frêles. Il sentait vraiment que cette journée allait mal finir.

Chapitre 4

LOUIS



Louis Lunier vociféra en quittant la réunion. Son énième ébauche, vantant les mérites d'une célèbre marque de camembert, venait d'être refusée. Non que son magnifique travail n'ait pas plu ; le client l'avait même félicité pour son joli dessin.

Joli dessin ?! On dit ça à un môme de maternelle ! Espèce d'abruti !

Effrayant les passants, Louis poussa un cri agacé. Quinzième esquisse présentée en un peu moins d'une semaine, parce qu'il suivait à la lettre les consignes de son soi-disant directeur artistique, sans jamais oser s'affirmer.

Pourquoi ne pas avoir insisté auprès de ce satané donneur d'ordres aux concepts saugrenus ? Aujourd'hui, il n'aurait plus à plancher sur cette exécration maquette. Freelance, Louis ne serait payé qu'à la validation du projet.

Toutes ces soirées et ces nuits à bosser sur ce truc ! J'en ai ras-le-bol !

Il stoppa net au milieu du trottoir, glissa son carton à dessin entre ses jambes et sortit son paquet de cigarettes. Il en extirpa une du bout des dents, tout en farfouillant dans ses poches à la recherche de son briquet. Il l'alluma et inhala une bouffée qui l'apaisa sans délai.

— Bref, on va pas en faire tout un fromage, ricana-t-il bêtement de son mauvais jeu de mots.

C'était lui son meilleur public. La tension retombait déjà. Impulsif, Louis se mettait dans des états incroyables, pour se calmer aussitôt, trait de son caractère dont il tirait le plus de fierté.

Il se dirigea vers le parking, non loin de la bruyante avenue des Champs-Élysées. Un sourire éclaira son visage. Une activité, bien plus électrisante qu'un vulgaire *Calendos à la noix*, l'attendait et il ne manquerait ce rendez-vous pour rien au monde. Il aurait même accepté de réaliser gracieusement cette fresque murale dans une chambre d'enfant. L'illustrateur talentueux fut aux anges lorsqu'une famille bourgeoise, installée dans le parc du Perreux, lui fit cette commande d'une autre époque.

Se garant toujours à des kilomètres pour qu'aucun imbécile heureux ne l'esquinte en manœuvrant, Louis retrouva sa sportive italienne rutilante au fond du garage.

Il ressentit un pincement au cœur en montant à bord. Il se remémora le doux minois de sa femme, riant aux éclats avec

leur fils Théo.

Julie adorait cette foutue bagnole...

Elle s'était envolée depuis déjà cinq ans, coincée entre deux camions dans une citadine ridicule au nom snob.

Parce que c'est plus facile de stationner dans la capitale.

Père et fils transformèrent inconsciemment la belle auto en mausolée, la briquant chaque dimanche matin, habitude qu'il jugeait ridicule chez les autres auparavant. Ce bichonnage hebdomadaire valait tous les cimetières du monde.

Le plus beau tombeau des morts est dans le cœur des vivants, ne cessait-il de seriner à son fils.

Pour rien au monde, il ne se séparerait de cette voiture.

Après avoir emprunté le périphérique sud, saturé comme à l'accoutumée, Louis bifurqua sur l'A4, moins embouteillée en direction de la province, pour sortir au pont de Nogent-sur-Marne. Il passa sous la voie ferrée pour arriver au fameux parc du Perreux.

Habituellement ouvertes, les immenses grilles étaient fermées et plusieurs véhicules patientaient devant. Au bout de quelques minutes, Louis contacta ses clients afin de les informer de ce contretemps. Personne ne décrocha.

Contrarié d'être en retard, il chercha une cigarette et se ravisa aussitôt, se rappelant les paroles de sa tendre épouse :

Interdiction formelle de fumer dans la maison et si tu le fais dans ma voiture, je te tue !

Il sourit avec nostalgie.

Voyant les trois berlines demeurer immobiles, Louis descendit pour aborder le gros 4x4 Mercedes ; impossible de voir quoi que ce soit derrière les vitres teintées. Il en profita pour *griller sa clope* et toqua au carreau.

Pas de réponse... Gonflé le gars ! Il laisse son char et se

casse !

Il fit quelques pas jusqu'à l'autre véhicule et tapota sur la fenêtre latérale. Curieusement, quelqu'un s'y trouvait, la tête sur le volant.

— Il ronfle le ch'tit pépère ? dit-il à voix basse.

Il tambourina avec un peu plus d'entrain pour réveiller le dormeur, lequel ne bougea pas d'un pouce. Il martela donc la tôle du plat de la main, pour finalement utiliser ses poings.

— Soit il dort et sa caisse est vachement bien insonorisée, soit il est mort.

Il gloussa avant d'essayer d'ouvrir la portière, sans succès.

Il a dû faire un malaise. Assez rigolé !

Désarmé, Louis jeta un coup d'œil alentour. Personne, fait surprenant à cette heure de la matinée. Il se rua sur la dernière auto pour alerter le conducteur et s'égosilla en frappant sans ménagement sur le toit.

— Monsieur ! J'ai besoin d'aide !

Une forme se déplaça dans l'habitacle et fondit vers lui, le faisant reculer. Un liquide marron et rouge vint éclabousser le vitrage, l'opacifiant. Sous le choc, Louis pensa d'abord à un chien, mais la silhouette hystérique semblait beaucoup trop imposante. Méfiant, il contourna la voiture jusqu'au pare-brise pour découvrir avec stupeur qu'il s'agissait d'un homme...

Ou un truc qui y ressemble...

Couvert de sang, les yeux jaunâtres, il gesticulait comme un diable en vomissant d'horribles substances. Plus étrange, il n'avait même pas défait sa ceinture de sécurité et se comportait comme un gamin capricieux dans un siège-auto...

En plus moche.

Il griffait l'intérieur cuir et mordait le volant, tel un animal enragé. Le manteau de la peur recouvrit les épaules de Louis.

Qu'est-ce qui se passe ?!

Il regarda autour de lui...

Pas un chat...

Tandis que le forcené continuait à se tortiller dans sa belle allemande qui venait de perdre quelques points à l'Argus, Louis fonça sur la large porte en ferronnerie. Il aperçut un rassemblement au loin.

— Eh ! Oh ! J'ai besoin d'aide !

Les résidents ne s'affolèrent pas et prirent tout leur temps.

— Pouvez-vous presser le pas s'il vous plaît ?! Un type fait une crise d'épilepsie !

Sacrée crise...

Constatant le flegme horripilant des riverains, Louis songea à l'endormi sur son volant.

Merde ! Je l'ai zappé !

Son sang se figea lorsqu'il le vit. Il remuait comme l'autre énergumène et présentait les mêmes symptômes. Le bonhomme devait mesurer près de deux mètres et peser dans les cent vingt kilos.

Un bon gros bébé, heureusement attaché.

— Putain ! C'est peut-être contagieux ! Merde ! Merde ! Merde !

Hébété, il regagna le portail en courant.

— J'ai besoin d'...

Il s'interrompt. Les gens étaient enfin là.

Oh, merde...

Comme les deux hommes harnachés dans leur berline, ils grognaient, râlaient et bavaient des sécrétions plus que douteuses en chargeant la porte en fer forgé.

— Mon Dieu, bafouilla-t-il, oubliant son athéisme convaincu. Mais qu'est-ce qui se trame dans ce bled ?!

Agglutinés les uns aux autres, femmes et hommes

tendaient les bras à travers les barreaux comme pour l'attraper. Louis était terrifié. Il s'enfuit et devint aussitôt livide. Au bout de la rue, un groupe s'acheminait dans sa direction, du même pas lourdaud que les habitants du parc. Pour s'assurer qu'il ne rêvait pas, il saisit son mobile et fit une superbe prise de vue qu'il agrandit ; il n'avait pas de jumelles mais de la jugeote.

— Merde ! Merde ! Merde ! Ces machins ont des potes !

Que faire, à part fuir ? C'était d'ailleurs sa seule certitude. Il s'élança à l'opposé de l'attroupement qui convergeait tranquillement mais sûrement vers lui, avant de se gifler.

Quel con ! Ma bagnole !

À son grand dam, la grille céda dès qu'il l'atteignit. Il s'empressa de sauter dedans et la verrouilla sur-le-champ. Louis déglutit en observant les phénomènes de foire envahir la voie publique. Il se bidonna comme un déséquilibré, tremblant tellement qu'il ne parvenait pas à insérer sa clef dans le démarreur. Il était encerclé.

— Putain ! J'suis dans un mauvais film d'horreur ! Tu vas voir qu'elle va pas démarrer ! Merde ! Merde ! Merde !

Innombrables, les créatures tapaient sur la carrosserie lustrée du petit bolide. Leurs geignements lui chatouillaient le bas de l'échine.

— Vite ! Merde !

L'italienne tanguait et n'allait pas tenir le coup bien longtemps. Louis expulsa tout l'air de ses poumons pour se concentrer, tourna enfin la clef et fit rugir le moteur tout en amorçant une marche arrière. Il accéléra comme un malade, renversant bon nombre de ses agresseurs, roulant même sur certains, devina-t-il aux soubresauts. À ce moment précis, il n'en avait cure. Il s'immobilisa à quelques foulées de l'assemblée qui marchait et rampait à nouveau vers lui.

L'espace d'un instant, il se demanda s'il hallucinait, choqué et incapable d'analyser ce qu'il vivait. Il enclencha la première sur sa boîte de vitesse séquentielle et démarra en trombe en faisant crisser les pneus. Il évita tant bien que mal ses assaillants, non par manque d'envie de les écrabouiller, mais pour ne pas abîmer davantage son coupé.

— Bande de... sales trucs !!

Il tenta de joindre son fils sur son portable, mais tomba sur la messagerie.

— Il est en cours... en sécurité... Bien !

Louis Lunier était terrorisé.



Chapitre 5 ADÈLE & NELLY



La créature dévorait avidement le pauvre bougre allongé dans le couloir du métropolitain parisien. Mathieu Gentalo se tenait les bras ballants, figé devant la scène. Le cannibale ne lui prêta aucune attention, jusqu'à ce que le cadavre dont il se sustentait remue les jambes.

Mathieu sursauta :

— Nom de Dieu ! Il est... vivant ?!

Le dément délaissa aussitôt sa proie ensanglantée pour braquer ses yeux vitreux sur Mathieu. Décontenancé, celui-ci détourna le regard comme pour se rendre invisible. La monstruosité qui avait été un homme se redressa avec peine

et entama sa marche vacillante vers lui en grognant.

— Bon, faut que j'me casse maintenant, s'écria Mathieu en faussant compagnie à son interlocuteur au monologue monosyllabique.

Ça faisait beaucoup trop de "mono" à mon goût.

Il ne demanda pas son reste et se carapata, non sans lorgner par-dessus son épaule. Le prédateur accéléra le pas, mais n'arriverait jamais à le rattraper.

C'est plutôt rassurant.

Par contre, le gars logiquement mort, puisqu'on ne respire pas sans larynx, était debout.

Là, ça devient flippant !

L'homme sans glotte suivait les traces de son agresseur.

Pour se venger de lui ?

Le pressentiment de Mathieu se confirmait.

— Putain ! Des zombies ! Des putains de zombies ! Comme dans une mauvaise série américaine ! Mais merde, on est à Paris ! Normalement on a droit à Ratatouille, bafouilla-t-il, éberlué pas ses propres mots.

Mathieu força l'allure jusqu'à détalier comme un lapin. Les affiches publicitaires défilèrent et les plaintes de ses poursuivants s'estompèrent. Il continua à trotter pour conserver une distance suffisante, préserver son endurance et surtout éviter les obstacles ; les affaires abandonnées dans la panique jonchaient le sol.

Au détour du boyau, il percuta quelqu'un de plein fouet, ou bien quelque chose...

Ce qui aurait été bien plus désagréable...

Les yeux dans le vague, il découvrit deux jeunes femmes, les quatre fers en l'air ; sonnées tout comme lui, mais...

Parfaitement normales !

— Alléluia ! s'exclama-t-il, oubliant les brindezingues

collés à ses fesses.

Il leur offrit une main à chacune ; elles paraissaient bouleversées.

— Tout va bien ?

— Pas trop, répondit la plus grande, une magnifique brune.

L'autre, plus menue mais néanmoins charmante, réajusta ses lunettes. Ne cessant de virevolter, elle bégaya :

— À-à nos troussees...U-une bande de gars sautent sur tout ce qui bouge ! Ils ont mis un type en pièces, comme s'ils le... mangeaient !

— Hein ?

Mathieu réalisa la gravité de la situation : d'un côté, des *saloperies* convergeaient vers eux et de l'autre, les deux affreux, également d'infâmes *saloperies*, se pointaient. Sa réaction fut prompte :

— Suivez-moi !

Les horreurs talonnant les femmes étant nombreuses, Mathieu choisit donc de rebrousser chemin, même si ce n'était pas de gaieté de cœur.

Dénicher un truc pour se défendre...

Devenu malgré lui leur fervent protecteur, il bougonna :

— Galanterie à la con !

À part des papiers gras, des blousons et des sacs éparpillés, rien ne pouvait servir d'objet défensif. Mathieu s'imagina un bref instant livrer un combat avec un *baise-en-ville*.

Au moment où les râles de ses deux récentes connaissances se rappelaient à son bon souvenir, il vit un extincteur. Il s'en empara, étonné de le décrocher aussi vite.

— Je doute que les arroser soit une bonne idée, soupira la brune.

— Laisse-le faire, Nelly, il a l'air de gérer, souligna la plus petite.

— Je gère, je gère, affirma Mathieu sur un ton peu convaincant.

— D'accord, Adèle... Disons qu'il sait ce qu'il fait, dit Nelly sans grande conviction.

La confrontation eut lieu un peu plus loin et ne dura que quelques secondes. Mathieu fracassa le crâne du premier, avant même qu'il ne l'ait vu. Le choc fut si violent qu'un morceau de cervelle voltigea sur le carrelage mural blanc, accompagné d'un jet vermeil, égayant ainsi le morne corridor. Adèle et Nelly reculèrent, portant les mains à leur bouche. Non loin derrière, l'homme sans larynx tendait grotesquement les bras vers eux en quête d'une embrassade morbide. Il se prit le cul de la bouteille rouge en pleine face. Ses dents volèrent et son nez explosa dans un craquement ignoble. Un tel coup aurait dû lui être fatal, mais ce ne fut pas le cas ; il tentait déjà de se remettre sur pied. Les filles plissèrent les yeux en enjambant le corps à la tête ravagée et contournèrent *Dents-cassées* qui gesticulait comme un enragé.

— Allez, on y va ! commanda Mathieu, surpris par son élan d'héroïsme.

Ils couraient, tandis que *Sans-dents* se traînait derrière eux, désormais escorté du groupe d'amis qui en voulait aux filles.

— On va où ? s'inquiéta Nelly.

— Loin d'ici ! maugréa Adèle.

— Bien résumé !

— Merci d'être venu à notre secours, Monsieur... Comment vous appelez-vous ? s'enquit Adèle.

— Mathieu, fit-il sèchement en s'immobilisant, préoccupé par la direction à prendre.

— Merci Mathieu !

Nelly se jeta dans ses bras. Raide comme un piquet, il était

embarrassé. Cela faisait des années qu'il n'avait pas reçu d'étreinte, a fortiori d'une si jolie femme.

Adèle les sépara aussi sec :

— On se calme, Nelly ! Quelle allumeuse, celle-là ! On a peut-être autre chose à faire que des papouilles, avec toutes ces cochonneries à nos basques !

Encore tout chamboulé, Mathieu décida d'emprunter l'accès menant à la rue. Pendant leur descente, il remarqua qu'Adèle pestait après Nelly. Il se sentit flatté d'être l'objet d'une dispute féminine, si petite fut-elle.

Cela remonte à si longtemps... Euh... en fait, à jamais.

Soudain, ils se pétrifièrent. Nelly lâcha son sac à main, Mathieu se décomposa et les lunettes glissèrent au bout du nez d'Adèle, abasourdie :

— Là, on est dans la... mouise !

Derrière les tourniquets, s'amassait une marée inhumaine. Bêtement prisonniers, retenus par les portillons, les excités geignaient et trépignaient, incapables de les rejoindre.

— On a de la chance, balbutia Nelly. Ils n'ont pas l'air fute-fute.

— Contente qu'ils n'aient pas de *passé Navigo*, bredouilla Adèle.

— Pas le choix, il faut revenir sur nos pas ! conclut Mathieu en pivotant. Oh, merde !

Guidée par *Dents-cassées*, une armada descendait déjà les marches. Certains d'un pas sûr, tandis que d'autres dévalaient la pente abrupte tels des jouets cassés.

— Putain, on est pris au piège ! vociféra Mathieu.

— Non ! Là-bas ! brailla Adèle. Un escalator ! Il doit desservir le quai !

— C'est fou ! Il y a dix minutes, il n'y avait pas un seul de ces machins et maintenant... ils sont partout ! Mon Dieu !